tembre 1792, où la révolution vint arracher de leur paisible retraite ces pieuses vierges, qui ne vivaient que pour la gloire de Dieu et le salut du prochain.

Dispersées par la violence, les unes se retirèrent chez leurs parents, d'autres se cachèrent dans les campagnes, où leur ingénieuse charité trouva mille moyens de s'exercer, soit en instruisant les enfants, soit en soignant les pauvres malades. Plusieurs de ces vénérables mères ont vu la mort planer sur leur tête; mais, soutenues par la force d'en haut, elles n'envisageaient qu'avec joie le martyre qui, en leur ouvrant le ciel, eût comblé tous leurs vœux.

Lorsque la paix fut rendue à l'Eglise, quelques anciennes religieuses de Vannes, de Ploërmel, d'Hennebont, du Faouët et de Muzillac, en réunissant leurs faibles ressources, achetèrent à Calmont-Haut, près de Vannes, l'ancienne maison des religieux de Saint-François, qu'elles habitent depuis le 1er mai 1807. Elles s'y établirent, sous l'autorité de leur révérend père supérieur, Jean-Mathurin le Gal, vicaire-général et archidiacre, faisant alors les fonctions d'évêque, le siége vacant, et de la révérende mère Marie-Anne-Elisabeth Crespel, dite Sainte-Ursule, de sainte et glorieuse mémoire.

Au sein de la pauvreté, des travaux, des privations de tous genres, mais accompagnées de la joie du Saint-Esprit et de la reconnaissance envers Notre-Seigneur, elles reprirent avec ardeur leur glorieuse et utile fonction de l'instruction des jeunes filles. Peu à peu la régularité se rétablit, et ce nouveau monastère, béni par la divine Providence, a toujours prospéré d'une manière sensible; il comptait en 1855 trente-huit